

**Alain Trouvé**

**Note de lecture**

En ligne

Pierre Delion, *Pas de pédopsychiatrie sans démocratie !*, érès, 2025

**« Un littéraire lit Pierre Delion »**

On pourrait se dire, ouvrant ce volume consacré au traitement du trouble psychique chez l'enfant, qu'il s'agit d'un livre de spécialiste destiné aux professionnels de la santé mentale. Pierre Delion, professeur émérite à l'Université de Lille, psychiatre, psychanalyste et pédopsychiatre, est effectivement un spécialiste incontestable dans son domaine. Sa longue carrière de praticien hospitalier, les nombreux ouvrages qu'il a écrits et ses interventions dans le domaine public en font une voix qui compte, voix toujours guidée par le respect de l'humain et par le refus de soumettre le système de santé aux logiques managériales.

Mais le sujet concerne aujourd'hui la société entière. Du point de vue littéraire qui est le nôtre, les réflexions et préoccupations développées ici trouvent une résonance particulière.

Dans un style alerte et synthétique, en une centaine de pages, l'auteur éclaire les enjeux politiques de la pédopsychiatrie en traçant les contours d'une exigence de démocratie. Il décrit le fonctionnement d'une politique de santé qui impose, à coup de directives ou d'institutions comme la Haute Autorité de Santé, une approche unilatérale du trouble psychique, réduit à un dysfonctionnement neurologique ou organique. Cette orientation conduit à un recours massif et croissant au médicament, parfois nécessaire mais jamais suffisant. Des décennies de pratique et d'acquis de la pédopsychiatrie publique risquent d'être sacrifiées sur l'autel de la rentabilité ou de « l'objectivité », au mépris de la pluralité nécessaire pour traiter correctement de la vie psychique. Les Centres Médico-Psychologiques nés dans les années 1960 permettaient cette coopération. Ils s'articulaient à la notion de *secteur*, mettant en synergie dans un espace géographique donné, différents acteurs de la santé mentale. La tendance actuelle vise à leur substituer la décision surplombante de « centres-experts, centres-ressources et autres plateformes hyperspécialisées » (p. 29). La pédopsychiatrie de secteur est-elle-même l'héritière du courant désaliéniste, né durant la Deuxième Guerre Mondiale à Saint-Alban (31), sur une terre de résistance à toutes les oppressions. Sous l'impulsion de grandes figures de la psychiatrie comme François Tosquelles et Lucien Bonnafe, furent alors jetées à la clinique de La Borde les bases de la *Psychothérapie*

*institutionnelle* : ouverture des asiles et insertion des personnes atteintes de troubles mentaux dans le tissu social, par la participation à des activités artistiques et culturelles.

La Psychothérapie institutionnelle est un des prolongements les plus féconds du courant analytique auquel il faut associer les travaux de Jean Oury. Le fondement en est l'intuition du rôle crucial de la parole et de l'expression sous toutes ses formes pour une prise en charge appropriée et constructive du dysfonctionnement mental.

Mais la psychanalyse, naguère prépondérante dans le paysage idéologique, se retrouve aujourd'hui dans le viseur de certains politiques, au prétexte de dérives liées à la question de l'autisme. Pierre Delion reconnaît que « des parents ont vécu douloureusement les prétentions de certains psychanalystes à "guérir" l'autisme, alors que les résultats escomptés n'étaient pas au rendez-vous » (p. 34). Pour autant, il est préoccupant de vouloir exclure toute thérapie par l'écoute et la parole des soins pris en charge par l'Etat. C'est pourtant ce que proposait le récent projet d'amendement 159 susceptible d'être présenté au Sénat. Le texte qui visait spécialement la psychanalyse a été provisoirement retiré devant la protestation émise par le Syndicat National des Psychologues avec un premier relais dans l'opinion. Provisoirement ; d'où l'urgence de ce livre.

Redonner au trouble psychique, notamment infantile, sa dimension mentale et donc sociale reste plus que jamais nécessaire. Pour le faire comprendre, Delion emprunte à Winnicott, pédiatre et psychanalyste britannique, la notion de *faux-self*, développée par ce dernier dès les années 1960 ; sous ce terme sont désignées les réponses factices adoptées par le petit enfant dans l'élaboration de son moi. Pour accéder à l'autonomie psychique, le sujet humain doit apprendre à en rabattre sur les exigences du *principe de plaisir* au nom de la reconnaissance du *principe de réalité*. Un certain degré de difficulté ne doit pas être escamoté. Mais aujourd'hui l'inflation de l'image de soi, construite à grand renfort de technologie moderne, de réseaux sociaux et de selfies, va à l'encontre de ce principe et donne à ce concept une acuité nouvelle. Pierre Delion évoque, à la place de la République du débat démocratique, héritée des Grecs, une « République des faux-selves » dont les effets délétères gangrènent jusqu'aux attitudes du corps politique, obsédé par la recherche de l'image positive au mépris de toute authenticité. Spectaculaire prémonition de Winnicott qu'on aurait aimé ne pas avoir à constater.

Osons à présent aller un peu plus loin pour esquisser une sorte de dialogue trans ou interdisciplinaire avec les psychanalystes. Leur inquiétude quant à l'avenir de leur discipline n'est pas un petit problème. Nous la partageons. Gare à une société qui croirait avoir rayé l'inconscient de son horizon.

Pour que chacun mesure bien les enjeux, il faut d'abord insister sur le socle puissant d'émancipation constitué par cette discipline en tant qu'elle fonde le Soins de l'Autre et sans doute le Soins de la Société elle-même sur l'échange par la parole. Un échange qui retrouverait

les moyens de l'écoute et bannirait l'invective. Le divan du psychanalyste n'est ici qu'un cas célèbre mais particulier et formellement réglé, auquel ne se résume pas la parole inspirée par l'approche analytique, notamment dans le cadre d'une psychiatrie de secteur.

Les études littéraires ne sauraient se passer de l'apport de la psychanalyse pour la simple raison que toute création authentique requiert une implication de l'inconscient. C'est d'ailleurs en se fondant sur l'écoute de grandes œuvres que Freud, suivi par d'autres, a élaboré une part importante de son appareil conceptuel. L'enseignement de la littérature ne trouve de son côté de forme satisfaisante que dans un échange attentif aux émotions et réflexions qu'un texte littéraire peut éveiller chez l'élève ou l'étudiant.

Il y a un siècle, la consanguinité de la littérature et des écrits analytiques fut proclamée par le mouvement surréaliste et illustrée de bien des manières par ses principaux promoteurs. Lucien Bonnafé, dont on a évoqué l'activité de psychiatre et de résistant, fréquenta les milieux surréalistes. Il fut un grand lecteur, pratiquant lui-même une poésie à l'écoute de l'inconscient.

Aujourd'hui le monde des lettres a évolué. Un temps dominante, la psychanalyse est devenue au mieux une composante du nouveau paysage culturel. Quelle place, dès lors, lui réserver dans les études littéraires ? Tout dépend d'abord du niveau d'enseignement concerné. Dans le champ universitaire, cette place nous semble correctement pensée si on l'intègre à son tour au sein d'une pluralité. Nous avons tenté de lui donner forme durant vingt ans par la création et l'animation d'un Séminaire<sup>1</sup> (1) fondé sur l'accueil de spécialistes de différentes disciplines : linguistes, philosophes, géographes, psychologues, spécialement de l'inconscient. Nous avons en 2011-2012 amorcé un échange avec le Centre Artaud de Reims qui propose notamment à certains patients la pratique artistique comme activité thérapeutique, selon les principes de la psychothérapie institutionnelle. Deux psychanalystes sont intervenus sur notre sollicitation : Heitor de Macedo, psychanalyste d'origine brésilienne, et Patrick Chemla, directeur du Centre Artaud. Leurs communications respectives sur la « Clinique de Dostoïevski (*Notes du sous-sol*) » et sur « Le lieu de la fabrique [Ponge] » furent des moments d'échange féconds.

À chacun son langage et ses notions. Cela passe, autant que possible, par une clarification et sans doute par une pluralisation des notions et concepts, en fonction de la discipline ou des divergences entre spécialistes au sein d'une même discipline. Le processus de réparation décrit par Mélanie Klein (*réparation de l'objet*) n'est pas celui de Jacqueline Chasseguet-Smirgel (*réparation du sujet*). Au lecteur de décider, en connaissance de cause, lequel est le plus efficace pour éclairer sa propre lecture. Il en irait de même pour les notions d'inconscient ou de jeu<sup>2</sup> (2). La notion de *transfert*, cruciale pour tous ceux qui pratiquent la

---

<sup>1</sup> Séminaire Approches Interdisciplinaires et Internationales de la lecture (2005-2025), soutenu par les deux laboratoires de la Faculté des Lettres de Reims, le CRIMELet le CIRLEP. Les actes de ces vingt sessions auront été publiés en 17 volumes, simples ou doubles (2006-2026).

<sup>2</sup> Voir le volume *AII14*, « Du jeu dans la théorie de la lecture », Reims, Epure, 2020.

thérapie analytique, n'a plus tout à fait le même sens si on l'applique à la littérature. Dans un cas, sont en relation de coprésence deux sujets, deux corps parlants /écoutants, éprouvants et désirants. Dans l'autre, le sujet lecteur se trouve face à un texte produit par un sujet absent dont l'écrit constitue la trace ou l'archive<sup>3</sup>.

L'usage précis et clarifié des contenus notionnels nous ramène au livre de Pierre Delion. Son écriture est sans aucun doute limpide pour tous ceux qui partagent le même domaine de compétence. Elle peut par instants l'être moins pour les autres. Si par affinité de recherche antérieure, la psychothérapie institutionnelle nous était déjà connue, nous avons buté un instant sur celle, si importante, de « secteur », avant que l'auteur, y revenant par touches successives, nous apporte un complément d'explicitation. Il en va de même pour le « faux-self ». Nous connaissions surtout de Winnicott sa théorie de l'art comme jeu, exposée dans l'admirable *Jeu et réalité* (1971). Le faux-self, mérite d'être connu au-delà du cercle des spécialistes. Le livre commence par l'évoquer succinctement avant de lui consacrer un petit chapitre (p. 48-51). Rien d'étonnant dans cette manière de procéder, si l'on a en vue la cible première de cet écrit. Et encore moins si l'on est de ceux qui ont lu, du même auteur, ce qui n'est pas notre cas, son ouvrage de 2018, *La République des faux-selves*. À cet égard, le traitement non systématique relève aussi d'un souci d'élégance. Dans la rubrique des compléments rétrospectifs, nous rangerons enfin la postface rédigée par Michel Lecarpentier, psychiatre à la Clinique de la Borde. Cette postface commente le livre qu'on vient de lire et précise aussi, pour le non spécialiste, le contexte historique et sociétal dans lequel est née la psychothérapie institutionnelle. Elle nous apprend encore que cette aventure, en dépit des difficultés évoquées, continue, et c'est une bonne nouvelle.

Différents indices tendent à montrer la présence vivace de la pensée analytique dans le temps présent. Son vocabulaire a intégré le discours commun : inconscient, refoulement, réparation, travail de deuil, névrose, psychose, transfert.... La liste serait longue, même si les contenus restent sujets à controverses. Cette imprégnation lexicale fait partie d'un horizon culturel.

Une notion comme celle de faux-self, née dans le champ de la clinique analytique, pourrait bien s'avérer précieuse pour penser « l'irruption récente de l'intelligence artificielle (IA) dans le débat public » (Delion, p. 50). Cette révolution culturelle touche de plein fouet l'Université. Un cap a été franchi avec l'IA dite générative qui permet d'obtenir en quelques minutes, une dissertation ou un commentaire, voire des écrits plus longs. Les étudiants, qui sont de leur temps, l'ont bien compris. Certains peuvent ainsi se donner l'illusion d'avoir à peu de frais réalisé des exercices complexes qui demandaient naguère des heures de travail. D'autres plus avertis se demanderont comment faire un bon usage de ces nouveaux moyens.

---

<sup>3</sup> Voir à ce sujet, Christine Chollier, Anne-Elisabeth Halpern, Audrey Louyer et Alain Trouvé (dir.), « Lecture littéraire et archives du personnage », *AIL17*, à paraître, 2026.

Mais la tentation de la facilité reste grande. Les étudiants ne sont pas les seuls. On est frappé, en marge des nouveaux programmes scolaires pour le lycée, par la prolifération des éditions critiques assorties de commentaires, dissertations et autres explications de textes, le tout entièrement rédigé et publié en un temps record. Remarquons ici une certaine similitude des productions : la pensée complexe mixée par les algorithmes aboutit à la grisaille d'un prêt-à-penser. Gageons que les acteurs sauront trouver les réponses adéquates à ces problèmes nouveaux. L'une d'entre elles pourrait être la valorisation accrue des performances orales, soit, pour les littéraires, la capacité à articuler, en prolongement d'un texte lu, le ressenti et la compréhension, tout ce qui fonde la créativité de la parole individuelle.

L'idée féconde du rôle réparateur de l'art, point commun des études littéraires et de la pensée analytique des dernières décennies, continue à vivre en divers endroits en France et dans le monde. L'art-thérapie en est une des expressions. Lorsque le support choisi est verbal, cela peut prendre la forme d'un passage par le récit littéraire. « On assiste, [note Delion], aux États-Unis au retour d'une médecine qualifiée joliment de "médecine narrative", dans laquelle la personne retrouve son statut de responsable de sa propre histoire et non plus de victime de son destin de malade » (p. 85-86). L'équivalent existe en France et en Europe. Signalons à ce sujet l'ouvrage coordonné par nos collègues Maria Cabral, professeur de littérature à l'université de Lisbonne, et Marie-France Mamzer, médecin et professeur d'éthique médicale à la Faculté de médecine Paris Descartes : *Médecins, Soignants Osons la littérature Un laboratoire virtuel pour la réflexion éthique* (Sipayat, 2019).

Bref, la pensée analytique a, semble-t-il, de beaux jours devant elle, dans un paysage culturel lui reconnaissant, à défaut d'hégémonie, la place qui lui revient. Elle est à même de recueillir le soutien du plus grand nombre pourvu qu'elle prenne la peine d'explicitier les mots-clefs de son discours.

Pierre Delion a raison de rappeler le propos de François Tosquelles : « sans la reconnaissance de la valeur humaine de la folie, c'est l'homme même qui disparaît » (p. 65).